

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Une ombre blanche**  
**Un tourment extrême de Gilbert Choquette**  
Gilbert Choquette, *Un tourment extrême*, collection « Romans d'aujourd'hui », Montréal, La Presse, 1979, 215 p.

Gabrielle Poulin

Number 17, Spring 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40609ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poulin, G. (1980). Une ombre blanche : un tourment extrême de Gilbert Choquette / Gilbert Choquette, *Un tourment extrême*, collection « Romans d'aujourd'hui », Montréal, La Presse, 1979, 215 p. *Lettres québécoises*, (17), 15–17.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Une ombre blanche

## Un tourment extrême

de Gilbert Choquette

Le geste romantique et désespéré de Branwell Brontë, le frère de Charlotte, d'Emily et d'Anne, qui, sur le portrait de famille qu'il avait lui-même brossé, efface sa propre image, le héros des romans de Gilbert Choquette le refait, aussi romantiquement et aussi désespérément, à chaque nouvelle démarche du romancier. À peine le lecteur a-t-il entrouvert le dernier roman, *Un tourment extrême*<sup>1</sup>, qu'il reconnaît cette tache blanche à forme humaine, condamnée à errer d'une demeure à l'autre, d'un livre à l'autre, depuis bientôt vingt ans. « Suis-je insensé, ou présomptueux, se demandait déjà le docteur Charles Dumais, de croire que la vie, ce peut être autre chose que d'errer au hasard des dunes d'une conscience en feu, de croire que ce désert n'est pas sans étoiles ? »<sup>2</sup>

Après avoir publié un premier recueil de poèmes, intitulé *Au loin l'Espoir*, en 1958, le poète, qui récidivera avec *L'Honneur de vivre* en 1964, va tenter de poursuivre sa quête de vérité et de beauté à travers l'aventure romanesque. Mais, si le roman l'intéresse — il le confiera plus tard par la bouche d'un de ses personnages —, c'est en tant que réalité humaine, sa fiction n'étant qu'un langage<sup>3</sup>. Cet acte de foi en l'univers des valeurs, chacun des héros de Choquette va le reprendre à son compte, au péril même de sa propre vie et de sa propre réalité :

*Pour ceux-là qui du fond de leur insomnie m'écotent, je suis l'homme de la rue, le passant anonyme qui ne vient de nulle part et va au hasard. Ne suis-je pas beaucoup mieux que cela ? Le voyageur intégral, le marcheur absolu*<sup>4</sup> ?



Charles Dumais, le héros de *l'Interrogation*, n'est pas dupe : il sait que ses exigences intérieures dressent des murs entre l'homme contemporain et lui, qu'il est une « ombre dans l'ombre », que le monde peut fort bien se passer de lui, mais qu'il lui faudra encore beaucoup de patience, à lui, pour apprendre à se passer du monde et à gommer douloureusement sa propre image. Avec ce premier roman, Gilbert Choquette posait la grande question à laquelle il essaiera, au cours des années, non pas d'apporter une réponse, mais de trouver un écho autour de lui. « Où je vais, je ne sais pas, ce que je suis, je ne sais pas [...] et ma seule étoile sera de croire que tout ne cesse de commencer. »<sup>5</sup>

Parmi les romans *noirs* des deux dernières décennies, les romans de Gilbert Choquette, à l'instar de ses héros, font figure d'ombres blanches. *Le Libraire*, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, *Race de monde*, *l'Avalée des avalés*, *l'Épouvantail* . . . , comme tant d'autres oeuvres de cette période, projettent sur l'épreuve négative que

constitue le pays québécois des ombres opaques qui sont nées d'elle et réussissent à la traverser grâce au mouvement entêté de l'écrivain qui cherche à violenter un langage et des formes apparus désormais trop sages et trop serviles. Gilbert Choquette s'efforce, lui, non pas de développer le négatif, mais de la tenir, à bout de bras, entre son regard et la source lumineuse et de deviner, dans le fondu cuivré des couleurs, comme à travers la minceur des apparences, la fixité des formes et leur aspect souvent monstrueux, la vérité, la profondeur, la vie et la beauté. Mais, l'image est transparente et translucide ; l'oeil ébloui bien vite doit se fermer. Le romancier, à tâtons derrière ses paupières, cherche à discerner les formes lumineuses parmi les ténèbres et à les reconnaître. Il écrit, écrit, écrit. La feuille blanche se peuple, elle aussi, d'ombres mouvantes. Un univers prend forme. Il est ordonné, sévère dans sa cohérence, exigeant dans son dépouillement. Inutile d'y chercher les sortilèges de la couleur, les subtilités des techniques modernes et, encore moins, le délire ininterrompu, monolithique et scabreux comme une confession, d'un héros-narrateur dont la candeur n'aurait d'égale que sa foi en l'écriture et son habileté à jongler avec les images sinon avec les mots ! Les seules nuances visibles dans l'univers de Choquette naissent de la rencontre du noir et du blanc. Les titres de ses romans également s'enveloppent d'une brume blanche à travers laquelle ils apparaissent gris et flous dans leurs contours : *L'Interrogation*, *L'Apprentissage*, *La Défaillance*, *La Mort au verger*. L'article défini, joint à un nom abstrait, perd sa valeur individualisante et celui-ci renvoie à sa confusion originelle le sujet

dont l'esprit du romancier l'a volontairement séparé. Qui se souvient des noms des héros de Gilbert Choquette : Charles Dumais, Alain Guilbault, Félicien Franchère, Laurent Vallois et, maintenant, ce Quentin Géricault ? Pourtant, ils appartiennent à la même génération que Hervé Jodoin, Jean Le Maigre, Abel Beauchemin, Momo Boulanger . . . Ils habitent le même pays, voire la même ville ; ils parlent sensiblement la même langue. Gilbert Choquette s'est appliqué à les décrire, à faire connaître leurs antécédents. Il leur a permis de s'intéresser aux événements qui ont vu naître le terrorisme. Alain Guilbault a même failli faire partie d'une cellule felquiste. Quant à ce pauvre Quentin Géricault, il se promène misérablement de Montréal à Québec, de l'Université au Cégep, de la linguistique à la littérature, de Corneille et Molière à Michel Tremblay, de la Chambre d'un Dominicain à l'antichambre d'un chimiothérapeute. Il ne peut pas être plus actuel. Je doute qu'on retienne davantage le nom de Quentin Géricault, même si le titre du roman, cette fois, fait état d'un objet distinct et appelle le sujet qui doit en révéler la présence et la réalité : *Un tourment extrême*. Le fil invisible est tendu : il appartient maintenant au funambule de « le donner à voir » dans sa rigueur et, avec lui, le gouffre nécessaire à sa beauté et à sa vérité. Mais, pas plus que les héros qui l'ont précédé sur la corde raide, Quentin Géricault n'a besoin d'un patronyme qui l'habille comme un vêtement trop lourd et trop voyant et risque à tout moment de le distraire dans sa marche et de provoquer sa chute. C'est peut-être d'ailleurs l'une des raisons pourquoi le lecteur ne retient pas les noms, ni même les autres détails concrets qui forment l'état civil des héros de Choquette. Ceux-ci ne sont que mouvement, trajectoire. De la hauteur où ils se déplacent, leurs paroles nous arrivent dépouillées et confuses comme un murmure, une plainte ou incisives comme un cri, le cri de celui qui sait qu'il doit avancer et que le fil se rompra, tôt ou tard, qu'il se brise déjà dans chaque battement du cœur, chaque fois que le pied se pose sur lui et que seul le renoue, si fragilement, l'instant de silence, le désarroi qui survient avant le battement suivant, quand le pied ne sent

plus le contact du fil et le recrée, in extremis.

Quentin Géricault, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est certes l'un des plus misérables et des plus pitoyables des personnages qui hantent l'univers de Choquette, peut-être parce qu'il a recueilli en lui l'insatisfaction, voire l'angoisse de chacun des autres héros solitaires de cette oeuvre romanesque. Quand son père moribond l'appelle à son chevet pour lui faire part de ses dernières volontés et lui remettre en mains propres, en guise d'héritage, le seul bien de l'Honneur, Quentin accepte ce legs et, ce faisant, devient le bouc émissaire que les fantômes des ancêtres romanesques, Charles Dumais, Alain Guilbault, Félicien Franchère et même Laurent Vallois, vont venir accabler de tout le poids de leurs contradictions et pousser vers l'abîme en le traquant de leur aiguillon, — cette écharde, précisément, dont parlait saint Paul, quand il se plaignait de faire le mal qu'il ne voulait pas et de ne pas faire le bien qu'il souhaitait. Ils ont beau jeu. Quentin est une victime docile et lucide qui accepte de jouer sa vie, tout en sachant que la partie est truquée et qu'il la perdra. Il ne peut pas ne pas la jouer parce qu'il a reconnu en lui la présence de l'Esprit qui va et vient et souffle toujours où il veut.

#### Oeuvres de Gilbert Choquette

- Au loin l'Espoir*, poèmes, 1958.  
*L'Interrogation*, roman, Montréal, Beauchemin, 1962, 173 p.  
*L'Honneur de vivre*, poèmes, Montréal, Beauchemin, 1964, 59 p.  
*L'Apprentissage*, roman, Montréal, Beauchemin, 1966, 199 p.  
*La Défaillance*, roman, Montréal, Beauchemin, 1969, 192 p.  
*La Mort au verger*, roman, Montréal, Leméac, 1975, 163 p.  
*Un tourment extrême*, roman, Montréal, La Presse, 1979, 215 p.

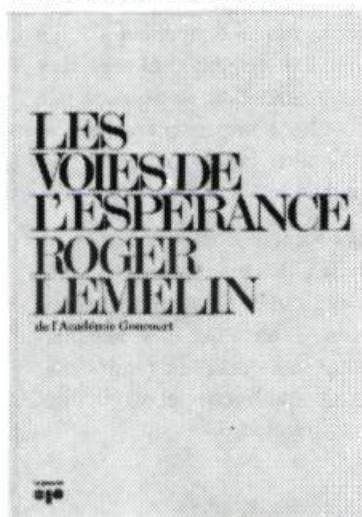
Pierre Vadeboncoeur a vu, dans le personnage de Momo, le héros de *l'Épouvantail* d'André Major, un « Christ privé de toute lumière » qui « s'enfonce vers l'ombre la plus noire, comme par destination inflexible »<sup>6</sup>. Quentin Géricault, qui revit lui aussi, à sa façon, qui n'est pas celle de Momo, la passion du Christ, se meut dans une sorte de pénombre et, avant même d'avoir rencontré cette mort vers laquelle il se dirige, de son plein gré dirait-on, il a l'air d'un revenant. Autour de lui, le monde vit, les étudiants, qui donnent l'impression de ne pas croire tout à fait à sa réalité, s'amuse à ses dépens, le traquent, lui tendent des pièges. Ils jouent tour à tour aux disciples fidèles ou incrédules ; ils le trahissent, le vendent, pour moins encore que trente deniers. Lui, après avoir accepté, à cause de sa foi en l'Esprit, l'héritage et la mission de son père : sauver la gloire du nom, se laisse dépouiller de cet honneur même, qui lui était d'abord apparu comme essentiel. Celui qui aime sa vie, la perd ; celui qui perd sa vie, la sauve . . . À ses disciples de lettres, parmi lesquels il y a un Pierre, un Jean et un Judas, il s'applique à faire découvrir la Beauté, la Vérité, et il s'efforce d'ouvrir leur intelligence et leur cœur à l'Esprit. Mais voilà que cette Beauté qu'il croyait ne jamais rencontrer unie à la matière, elle lui apparaît sous les traits d'une toute jeune fille. Illusion ? Piège tendu à son idéalisme ? Elle s'appelle Véronique. Elle ne croit pas à l'amour, mais autour d'elle s'éveillent l'envie, le désir et la contradiction. Elle n'est peut-être qu'une image ; elle en a d'ailleurs la pâleur et la froideur, mais autour de cette figure, les êtres se divisent et s'affrontent. Quentin est seul de son côté ; Richard Croquefer, de l'autre, se fait l'instrument du Malin, qu'il reconnaît comme son maître, pour perdre son rival.

Ainsi résumé le roman de Gilbert Choquette présente peut-être le caractère figé de l'allégorie. Attention. C'est plutôt un roman qui appartient assez curieusement au genre réaliste. Le romancier situe très précisément, dans le temps et dans l'espace, l'action de son roman ; il multiplie les points de repère pour que l'histoire de ce destin se développe avec tous les mouvements

Nouveauté:

## LES VOIES DE L'ESPÉRANCE

par  
ROGER LEMELIN  
de l'Académie Goncourt



Chacun sait que Roger Lemelin a été sans doute le romancier le plus prestigieux de sa génération. Il n'est que d'évoquer *Au pied de la pente douce*, *Les Plouffe* et *Pierre le Magnifique*.

Depuis quelques années, ses fonctions de Président et d'Éditeur de La Presse l'ont tenu éloigné de la littérature d'imagination. Ce qui ne signifie nullement qu'il ait renoncé à l'écriture. Bien au contraire, il s'est constitué un témoin lucide et courageux de la réalité canadienne, par ses articles, par ses billets, par ses conférences prononcées à travers le pays.

Ce sont ces témoignages et ces prises de position que les lecteurs seront heureux de retrouver sous la forme durable du livre, dans *Les Voies de l'espérance*. L'esprit demeure toujours vigilant et la plume n'a rien perdu de sa vivacité et de son humour salubre.

363 p./\$11.95

 les éditions  
la presse

en vente  
partout

d'une intrigue. Le souci d'intégrer son personnage à un temps et un lieu réels et modernes en l'amenant à s'interroger sur la véracité même du récit, le pousse à recourir, l'espace de quelques pages, à la technique de la mise en abyme. Pourtant un malaise s'empare du lecteur dès les premières pages d'*Un tourment extrême* et l'empêche une fois de plus d'adhérer complètement à l'univers de Gilbert Choquette, ce qui n'entame pas sa foi, sinon en la réalité, du moins en la vérité de son personnage. Non, ce n'est pas le recours à la troisième personne ni au temps passé qui est en cause. Dans ses trois premiers romans, Choquette avait confié son pouvoir de narrateur à un « je » qui aurait dû assurer à ses récits leur nécessité narrative. Le malaise vient de plus loin et tient peut-être justement à un trop grand souci de vraisemblance et de fidélité à la réalité. Le monde apparaît, dans les romans de Choquette, tel qu'il est. Autrement dit, il préexiste à l'oeuvre et au narrateur, voire au héros et, s'il lui ressemble, c'est après coup et par hasard. Tout se passe comme s'il n'y avait pas de point de contact entre Quentin Géricault et l'univers où il déambule, ce qui a pour effet, non pas de lui enlever sa vérité, mais de donner à ses rencontres, à ses expériences et à son destin même un aspect de non nécessité. Le monde est vu et photographié par le romancier qui y lâche ensuite son héros. Quentin eût-il été croqué sur le vif, dans l'instant même du regard qu'il pose sur son univers, du geste dont il l'enveloppe, de la parole avec laquelle il tente de se le dire, cet univers eût reçu de ce géniteur le souffle et le sang dont il a besoin pour s'animer et devenir dramatique. Au lieu de cela, le contact accidentel et transitoire de Quentin avec lui crée une distance infranchissable, révèle une différence de nature entre cet univers créé et cet ange qui ne fait que le frôler de son aile. On dira que le but du romancier est atteint, pour qui la fiction n'est qu'un langage. Pourtant le dénouement de cette histoire, en mettant fin au tourment de Quentin, ne revêt pas le caractère tragique que présente habituellement le meurtre du héros.

Quentin était apparu comme une ombre blanche sur l'épreuve négative que le romancier a tâché, tout au long de son

GILBERT CHOQUETTE

## un tourment extrême

Collection  
Romans  
d'aujourd'hui

la presse  


roman, de donner à voir. Il disparaît sans que l'univers sur lequel il n'a fait que passer soit changé. Le livre se referme. L'univers de Gilbert Choquette, délesté de cette ombre blanche, retrouve son lieu, son époque et sa contingence historique et sociologique. Seule subsiste, paradoxalement, cette silhouette pâle qui marche sur un fil invisible. C'est un fantôme, soit ! Mais tant que Gilbert Choquette écrira, il apparaîtra sur la cité comme l'image même du désir et du tourment que chacun ressent au plus profond de lui-même et qu'il est donné à quelques êtres seulement de reconnaître et de libérer pour leur permettre de poser au grand jour la question qui hante tous les hommes.

Gabrielle Poulin

1. Gilbert Choquette, *Un tourment extrême*, collection « Romans d'aujourd'hui », Montréal, La Presse, 1979, 215 p.
2. *L'Interrogation*, p. 16.
3. *L'Apprentissage*, p. 74.
4. *L'Interrogation*, p. 34-35.
5. *Ibid.*, p. 173.
6. Pierre Vadeboncoeur, *Les Deux Royaumes*, Montréal, l'Hexagone, 1978, p. 146.